

On l'a appliquée sur quelques acres, et d'après les apparences on peut faire donner un fort rendement continu à ces quelques acres. On retrace parfaitement, à l'œil, la ligne de distribution, sur la récolte. En traitant des arguments émis contre le réservoir à fumier, M. Story dit que les odeurs désagréables de l'étable ne sont pas augmentées par l'existence d'un réservoir à urine sous le plancher, et lorsqu'on enlève une partie du plancher, on ne s'aperçoit aucunement que l'odeur se répande promptement. Mais quand on l'agite, ou qu'on en fait la distribution, il s'en échappe une odeur forte, surtout d'ammoniacale. Un autre prétend que ça doit rendre l'étable froide, que d'y maintenir une citerne au-dessous. Pour réponse, M. Story attire l'attention sur le fait bien connu que les caves sous les maisons ne rendent pas celles-ci plus froides, et constate aussi, comme un fait, que son étable est, en hiver, plus chaude qu'il ne l'a jamais été auparavant. La citerne que j'ai mise sous mon étable a été inondée par l'eau de la surface pendant un dégel cet hiver, et n'avait pas, par suite, toute sa force. Il y avait onze charges. Je l'ai transvasée avec des seaux, et mon fils la versait dans le tonneau ou la cuve. Il ne fallut qu'une petite partie de l'avant-midi pour faire ce travail. Certains écrivains, qui raisonnent bien sur ce qu'ils connaissent, font d'étranges assertions touchant ce qu'ils ne connaissent pas. Ils parlent d'appareil coûteux. A part de notre travail, deux jours, mon appareil pour tirer et distribuer l'engrais n'a pas coûté plus d'une piastre. D'un lot de billots sciés pour du bois de chauffage, j'ai choisi un beau bois sain d'environ vingt pouces de diamètre, et j'en ai scié quatre blocs de six pouces pour faire des roues. J'ai fait les essieux et les liens avec de l'ébène. Le tonneau m'a été donné par le marchand, qui l'avait jeté de côté ! J'ai pris un travail de traîneau pour atteler le cheval. Je mentionne ma méthode sans orgueil ni honte, pour démontrer que l'engrais liquide si utile peut être employé par le cultivateur sans grands frais et détruire ainsi un autre argument des écrivains éminents qui font de l'opposition à ce système. J'ai tenu trois vaches à l'étable, cet été, et je me suis servi de différentes sortes de litière : cependant mon réservoir a encore accueilli une bonne quantité d'urine non absorbée, et comme ma terre est bien propre à recevoir l'engrais, mon fils a eu l'idée d'arroser avec ce liquide diverses plantes potagères. Je l'encourageai à le faire et à prendre note de son essai. Au bout de quelques jours une couple de rangs d'oignons à patates jaunirent, quelques concombres se fermèrent, un plant de tomate devint comme un torchon mouillé, plusieurs buttes de melons d'eau brillèrent par leur absence. Comme je m'en doutai, c'était dû à l'application de l'urine non diluée prise dans l'étable. L'herbe en supporte l'application, et je crois qu'il en serait de même des grains et des légumes, si l'on avait soin d'appliquer l'urine liquide sur le sol avant le dernier hersage. Lorsque des hommes tels que l'honorable Georges Geddes de New-York, et Henry Stewart de New-Jersey, écrivent contre la pratique de recueillir et d'appliquer ce puissant engrais directement, cela fait voir que ce sujet n'est pas généralement bien compris. Quand un fabricant d'engrais chimiques croit que son commerce dans le Vermont peut être diminué par des milliers de piastres par suite de quelques mots du bureau d'agriculture, cela montre que les habitants du Vermont achètent des engrais, et le bureau fera une bonne œuvre en continuant l'enquête commencée par le colonel Mead. Qu'un comité soit nommé pour s'enquérir et faire rapport. Je crois que si l'on recueille bien l'engrais liquide, les engrais de la ferme seront doublés, et l'on aura fort peu besoin d'engrais chimiques." — (Traduit de l'anglais)

#### 2 lbs de beurre par jour.

On nous informe que M. Ed. Béland, de Saint-Barthélemi II, possède UNE VACHE CANADIENNE qui donne actuellement deux

livres de beurre par jour, et on ajoute que notre race bovine BIEN SOIGNÉE peut être comparée à toute autre. C'est là, absolument, notre avis.

Nous prions tous les possesseurs de bonnes vaches canadiennes bien soignées de nous faire connaître leur rendement, en lait et en beurre, par jour, par semaine, et par année, si c'est possible.

Nous attirons particulièrement l'attention de M. A. Mousseau, de Berthier, sur cette vache de M. Béland. Nous serions heureux d'apprendre ce que M. Mousseau en pense, surtout après s'être donné la peine de l'aller voir.

#### Les durhams comme vaches laitières.

L'opinion suivante de M. Chesnel, le rédacteur du journal *L'Industrie laitière*, de Paris, mérite toute l'attention de nos lecteurs.

M. Chesnel est, à bon droit, une des meilleures autorités en Europe. Nous sommes heureux de nous accorder complètement avec lui sur l'importance de conserver pures les bonnes vaches laitières et de repousser tout croisement avec le durham, là où c'est la production du lait et du beurre que l'on recherche. Voici ce que dit M. Chesnel :

" Nous avons pu constater avec satisfaction que les étables de durhams et de croisement de durhams sont complètement dédaignées par les cultivateurs de nos cantons, qui consacrent tous leurs soins, ce dont on ne saurait assez les féliciter, à notre belle et bonne race normande pure que nous devons nous borner à fixer et à perfectionner exclusivement par elle-même."

#### L'industrie laitière en France.

On verra par l'extrait suivant les progrès faits en France depuis cinquante ans. Il démontre ce qu'il est possible de faire ici comme ailleurs par des efforts continus bien dirigés :

" Aucune branche de l'industrie agricole n'a fait, depuis cinquante ans, autant de progrès que la fabrication du beurre. En 1833 la France achetait au dehors 2,400,480 lbs de beurre et n'en vendait aux étrangers que 2,220,000 lbs. Aujourd'hui, tout est changé ; nous exportons 75 à 77 millions de livres de beurre par an, soit onze à douze fois autant qu'autrefois et nous recevons en retour de l'étranger, et particulièrement de l'Angleterre, plus de 20 millions de piastres en bons écus sonnants.

La Manche à elle seule fournit plus du tiers de l'exportation totale."

#### Colonisation.

Voici le temps où les colons doivent faire leurs abattis, pour ceux qui ne les ont point faits l'été.

Il y a deux manières d'abattre : l'abattis "plein" et l'abattis "billé."

L'abattis plein consiste à abattre les arbres seulement. L'abattis billé consiste à abattre les arbres, à les ébrancher, et, à les couper par longueurs de huit à dix pieds.

Cette dernière est, suivant moi, bien préférable à l'autre. Biller en abattant, donne, c'est vrai, plus d'ouvrage sur le moment, mais, le bois brûle bien mieux ; et, plus le bois est brûlé, moins il y a d'ouvrage pour tasser.

Billé aujourd'hui, ou billé plus tard, c'est le même ouvrage, la seule différence est qu'en mars et avril, le temps presse moins qu'en juillet et août.

On objectera peut-être, que beaucoup de bois se trouve coupé par le feu ; c'est vrai. Mais il y a tant de branches qui ne brûlent point, qu'à la fin l'abattis billé est supérieur à tout autre.

J'ai lu quelque part, dans l'abbé Leclerc, je crois, que pour l'abattis billé, il fallait que le bois fut coupé par longueurs de quinze ou dix-huit pieds. Pour quiconque a déjà tassé, il est très-facile de voir que M. l'abbé fait erreur. Pour le bois mou, douze pieds c'est trop long, pour le bois